

Alors, ils firent un grand repas. Le père, qui allait tous les jours au jardin, vit les poiriers en bonne santé. Les deux frères rentrèrent chez eux. Et le roi et la reine vécurent très heureux.

Le roi fit faire un bûcher et fit brûler les charbonniers et la sorcière. Et tout le monde fut heureux et les parents encore plus. Il eurent trois enfants qui furent leur bonheur.

C'est fini.

*(Conté en octobre 1953 par Angèle Canal, 70 ans, cultivatrice, Saint-Paul-de-Jarrat.)*

---

## XVI

### Le Conte de Marie-Rose <sup>(3)</sup>

---

Il y avait une fois une petite fille qui avait perdu sa maman. Elle était si mignonne que le papa en était désolé, parce que la mère était une très bonne personne, elle était très brave pour elle et pour son mari. Alors, il a été très malheureux. Elle lui avait dit, avant de mourir :

— Soigne bien la petite, parce que moi je vais partir, et la petite te soignera bien à toi.

En effet, le père perdit sa femme, mais il aimait beaucoup la petite Marie-Rose. Alors la petite était toujours après son papa et son papa la gâtait toujours et il se consolait avec la petite.

Un beau jour, une voisine avait pris la petite à part et lui avait dit :

— Ma petite Marie-Rose, il te faut dire à ton papa qu'il se marie avec moi ; je t'achèterai beaucoup de choses, tu veras comme tu seras mignonne.

Alors la petite, quand le père est arrivé le soir, elle lui a fait la commission :

— Papa, la voisine m'a dit qu'il fallait que tu te maries avec elle, qu'elle me gâterait bien, m'aimerait bien et que je serais bien heureuse et qu'elle remplacera ma maman.

Le papa lui dit :

— Pauvre petite, elle le dit bien, mais peut-être qu'elle te rendra bien malheureuse.

Le lendemain, quand le père fut en travail, la voisine alla

---

(3) Aarne-Thompson, type 706.

chez la petite en lui demandant si elle avait fait la commission à son papa. La petite lui dit que oui.

— Et alors, qu'est-ce qu'il t'a dit ton papa ?

— Il m'a dit que tout ce que vous dites vous ne le ferez pas.

Alors la voisine lui dit :

— Tu le lui rediras demain, que je la remplacerai ta maman, que jé te soignerai bien, que tu seras bien contente de m'avoir.

Et le papa, tout le temps lui disait :

— Ma petite, n'y songe pas, cette femme ne fera pas ce qu'elle te dit.

Alors, tous les jours, quand le père était parti, la voisine allait voir la petite. Au bout d'un certain temps, le père fatigué de toujours avoir la voisine et sa petite après, il lui dit :

— Puisque ça te fait plaisir, je vais me marier avec la voisine, mais tu ne viendras pas après te plaindre d'elle.

Marie-Rose elle avait très bon cœur. Quand son père était parti, les pauvres venaient, elle leur faisait l'aumône, elle leur donnait un morceau de pain. Mais quand le père fut marié, les pauvres revenaient et Marie-Rose leur donnait en cachette un morceau de pain. Un jour, la marâtre s'en est aperçue et quand le père arriva ce fut une grande dispute contre la petite. Elle disait que la petite allait les ruiner, qu'elle donnait tout le pain aux pauvres. Alors le père gronda la petite en disant qu'il ne fallait pas qu'elle donne le pain. Et les pauvres bientôt surent que la méchante femme faisait battre l'enfant. Ils venaient bien moins lui rendre visite.

Un jour que le père était parti, un pauvre revint. La petite comme d'habitude, alla lui chercher un morceau de pain. La marâtre s'en aperçut, elle la gronda et la frappa. Et le soir, elle ne manqua pas de le dire à son père. Alors le père la gronda et la frappa. La petite répondit qu'elle leur donnait des fleurs et non du pain. Alors tous les jours, tous les jours, cette femme était contre la petite en disant qu'elle donnait tout le pain aux pauvres.

Un jour, le père il a fait semblant d'aller au travail et il se cacha pour surveiller la petite. Et au moment où le pauvre rentra, la petite lui portait son morceau de pain comme d'habitude, le père sortit et lui demanda :

— Qu'est-ce que tu portes là ?

— Mon père, voyez, je lui donne des fleurs.

Et aux yeux du pauvre c'était du pain et aux yeux du père c'était des fleurs (4). Et le soir il dit à sa femme :

---

(4) Cf. Gaston Maugard, *Le Conte de Sainte-Germaine*, « Folklore » n°67, pp. 23-28.

— Tu vois, tu as grondé la petite en disant qu'elle donnait du pain aux pauvres et c'était des fleurs, je m'en suis bien rendu compte.

Alors sa femme lui dit :

— Oui, oui, c'est du pain qu'elle donne aux pauvres.

Et tous les jours, tous les jours c'était pareil ; on battait la petite, on la privait de souper, on lui faisait les pires misères. Ça a duré très longtemps.

Alors, un soir, le père, las, a dit à Marie-Rose :

— Nous allons aller à la forêt, nous allons cueillir un fagot de bois.

Il voulait la perdre. A la tombée de la nuit, quand ils furent au bois, le père dit :

— Je vais chercher une grosse branche pour mettre au fagot et je vais revenir te prendre pour partir.

Mais la petite avait entendu la conversation de son papa avec sa marâtre, elle se doutait qu'ils voulaient la perdre. Mais en s'en allant elle avait pris une poignée de haricots et de temps en temps elle en laissait tomber un.

Le père partit. La petite attendit un grand moment et, quand elle a vu que son père ne revenait pas, la petite s'est mise en route. Au bout d'un moment, elle a trouvé un haricot et puis un autre... Elle s'est dit :

— Ça, c'est le chemin qu'on est venu avec mon père.

Elle repartit à la maison et quand elle arriva, il faisait déjà très nuit, elle n'osait pas frapper. Elle s'en alla en bas, se cacher, au lieu de monter à la cuisine. Alors elle entendit la conversation de ses parents ; ils étaient en train de souper. Le père disait :

— Tu vois, il y en avait bien pour elle du manger, peut-être qu'elle est morte de froid, elle aurait bien pu rester.

Alors la marâtre lui répond :

— Encore tu la plains ! Va donc te la chercher pour finir le dîner !

La petite qui était en bas lui répond :

— Papa, je suis là !

Alors elle monte, elle soupe des restes qu'il y avait ; elle avait une faim de loup. Puis elle va se coucher. Mais la marâtre, de la nuit, ne cessa de gronder son mari. Il lui dit :

— T'en fais pas, demain soir j'irai la perdre pour de bon, elle ne reviendra pas (5).

Le lendemain soir de bonne heure, le père prit une faucille et il dit à la petite :

---

(5) Ce motif appartient au type 327 (**Le Petit Poucet** ou **Les Enfants perdus dans la Forêt**). Cf. la version de Perrault.

— Nous allons chercher un fagot de bois à la montagne.

Et ils partirent tous les deux. Quand ils furent au bois, le père fit semblant de chercher du bois mort. Et à la tombée de la nuit, il trouva un beau rosier avec des fleurs blanches.

— Viens, ma petite, toi qui aimes tant les fleurs, viens faire un bouquet de roses.

Alors la petite leva la main pour cueillir une rose. Mais le père lui dit :

— Lève-les toutes les deux, que tu les ramasseras plus vite.

Et c'est au moment où la petite leva les mains pour prendre les fleurs que le père lui coupa les deux mains *avec* la faucille. L'enfant s'est évanouie et le père s'est enfui. En arrivant, il dit à sa femme :

— La petite ne reviendra plus maintenant, tu n'auras plus à la gronder, elle est morte.

Mais l'enfant, au bout d'un moment, elle revient à elle et se lécha les poignets, puis elle dit :

— Mon père, que belle épine blanche se vous mette dans le genou, ni qu'aucun docteur ni guérisseur ne puisse vous l'enlever, rien que mes mains !

Alors elle vit un tronc d'arbre ; elle s'est cachée dans le tronc creux pour se préserver des bêtes sauvages ; et là, elle se léchait toujours les poignets et elle vivait de ce sang qui sortait de ses poignets. Et au bout de quelque temps, les poignets se cicatrisèrent. Elle était moins malheureuse, mais elle n'avait rien à manger.

Alors le roi, un jour, allait à la chasse dans la forêt et le chien sentit cette petite et elle le caressa. Il alla lui lécher les poignets. Et le lendemain, quand le roi partit à la chasse, la bonne donna le dîner au chien comme d'habitude. Mais le chien prit le manger, il en fit une grosse gorgée, tant qu'il put, et partit au devant. Il alla ravitailler la pauvre enfant. De sa bouche, la petite le prenait à la bouche du chien et se nourrissait. Cela dura longtemps. Le chien ne mangeait presque rien. Il donnait son dîner à la petite. Et avant de repartir, le chien avait toujours bien soin de lui lécher les mains.

Un beau jour, le roi remarqua que le chien maigrissait et dit à sa bonne :

— J'ai remarqué que depuis quelque temps le chien maigrissait bien ; est-ce que vous ne donnez pas la même ration au chien ?

— Sire, je donne toujours comme d'habitude. Mais j'ai remarqué que le chien, depuis quelque temps, faisait une grande gorgée de la nourriture et qu'il partait.

— Eh bien, demain, vous ne donnerez rien au chien jusqu'à ce que je sois prêt, que je vous le dise, je veux le suivre.

En effet, le lendemain, quand le roi fut prêt, il dit à sa bonne :

— Donnez le manger au chien.

Alors la bonne donna le manger au chien. Il en mangea un peu et le reste, il le mit dans la bouche et l'emporta. Le roi se mit après le chien pour voir où il allait. Quand il fut dans la forêt, il vit un moment que le chien s'arrêtait. Alors le roi lentement s'avança pour voir ce que faisait le chien.

Il s'approcha et vit une petite de toute beauté ; mais elle avait ses vêtements à moitié pourris. En voyant le roi, elle se mit à pleurer de honte. Le roi la consola de son mieux. Et, en même temps, il enlève son grand manteau et la couvre de son mieux en lui disant :

— Je vous emmène chez moi. Un jour vous serez ma femme.

Alors elle dit :

— Non, je vous remercie sincèrement, monsieur le roi ; mais voyez, à l'état où je suis je ne peux accepter votre offre.

Alors le roi lui dit :

— J'en ai pour vous et pour vous faire servir.

Et il l'emporta. Quand il arriva au château, il montra ce qu'il portait à sa mère et sa mère le gronda durement :

— Qu'est-ce que tu veux faire de cette jeune fille sans mains ? Rapporte-la où elle était !

— Ma mère, que tu le veuilles ou que tu le veuilles pas, je veux épouser cette demoiselle. J'ai des femmes de chambre et des couturiers pour la faire soigner.

Il envoya chercher un couturier en ville pour faire habiller Marie-Rose et quand elle fut habillée elle était de toute beauté.

Voilà qu'ils se marient. Mais la mère du roi elle était d'une colère ! Elle ne l'aimait pas. Et le roi la comblait de bonheur.

Malheureusement une guerre éclata et au bout de quelque temps il fallut qu'il la quitte pour aller rejoindre son armée. En partant, le roi recommanda à sa mère et à ses domestiques de bien prendre soin de sa femme.

Mais la mère méchante elle faisait tout pour éviter de lui faire plaisir. Le roi écrivait toujours à sa mère de bien la soigner et de bien la traiter. Mais la mauvaise reine jamais ne lui donnait des nouvelles de son fils. Et Rose elle en souffrait beaucoup.

Voilà qu'un jour elle eut un enfant, un petit garçon bien beau. Quand elle reprit connaissance, la reine lui dit que son fils avait écrit qu'il ne voulait plus d'elle ni de son fils au château. Alors la pauvre petite, quand elle fut remise, elle dit à la reine de lui faire faire une hotte pour mettre son enfant et qu'elle partirait mendier dans le monde. Un beau jour, la hotte fut prête et elle y fit mettre deux courroies pour attacher l'enfant, qu'il soit en sûreté. Elle partit ; et depuis la hotte elle donnait le sein à son petit.

La mère du roi a écrit à son fils qu'elle était morte en

accouchant. Alors le roi écrivit de faire un bel enterrement et que tout le village y assiste. Elle fit faire un cercueil et le remplit de chiffons et de pierres en disant que personne ne pouvait la voir parce qu'elle sentait trop.

La pauvre Marie-Rose elle s'en alla et quand, elle fut loin, loin, elle avait chaud, elle avait soif. Elle vit une petite source. Alors elle se dit :

— Si je me baisse, je noie mon enfant ; si je ne bois pas, je meurs de soif.

Et elle se mit à pleurer ; elle dit :

— Jésus, mon Dieu, si je bois je noie mon enfant, si je ne bois pas je meurs de soif !

Elle l'a dit quatre fois. En ce temps-là, il y avait les apôtres qui faisaient leur tournée. Et Saint Pierre et Saint Paul entendirent les plaintes de cette femme. Ils appelèrent le Bon Dieu :

— Jésus, mon père, entendez ce que cette femme dit !

Et le Bon Dieu leur dit :

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle a dit quatre fois : « Jésus, mon Dieu, si je bois je noie mon enfant, si je ne bois pas je meurs de soif. »

— Allez donc lui donner à boire, leur dit le Bon Dieu.

Et Saint Pierre tout doucement dit à Marie-Rose :

— Puisqu'il vous a donné à boire, demandez-lui qu'il vous rende les mains pour vous secourir vous et votre enfant.

Alors elle se mit à dire quatre fois :

— Jésus, mon Dieu, veuillez me rendre les menottes pour que je puisse secourir mon enfant.

Et le Bon Dieu commanda à Saint Pierre et à Saint Paul d'aller lui chercher deux petits bâtons. Il demanda à Saint Pierre son couteau, il prit les bâtons, les aiguisa, les planta dans chaque poignet de Rose et y souffla dessus. Dès que le Bon Dieu eut soufflé, elle eut ses deux mains pour soigner son enfant. Saint Pierre tout doucement lui a dit :

Maintenant que le Bon Dieu vous a rendu les mains et vous a donné à boire, demandez-lui qu'il vous fasse une petite cabane pour vous et votre enfant.

Alors Rose se mit à dire quatre fois :

— Seigneur, mon Dieu, faites-moi une cabane pour m'abriter moi et mon enfant.

Et Saint Pierre demanda au Bon Dieu :

— Seigneur, vous entendez ce que dit cette femme ?

— Et qu'est-ce qu'elle dit ?

— Elle dit que vous lui fassiez une cabane pour s'abriter elle et son enfant.

Et le Bon Dieu commanda aux apôtres d'aller chercher quatre grosses pierres et de les placer à distance. Quand elles furent placées, le Bon Dieu les fit mettre un peu plus loin que les apôtres les avaient mises ; il les bénit avec sa main et y souffla. Il y eut une maison des plus belles ! Alors Saint Pierre lui dit doucement :

— Demandez au Bon Dieu qu'il vous donne de quoi manger pour vous et votre enfant, maintenant que vous avez tout.

Alors Marie-Rose lui demanda :

— Jésus, mon Dieu, vous m'avez rendu les mains, vous m'avez rendu la maison, donnez-moi de quoi me nourrir moi et mon enfant.

Saint Pierre lui dit :

— Entendez-vous ce que dit cette pauvre femme ?

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Que vous lui avez accordé tout ce qu'elle vous a demandé et qu'elle vous demande de lui donner de quoi manger pour elle et pour son enfant.

Alors le Bon Dieu lui dit :

— Vous aurez toujours la table mise, mais n'ouvrez jamais à personne avant qu'on vous dise trois fois : « Jésus, mon Dieu, venez m'ouvrir ».

La guerre dura sept ans. Le petit avait sept ans. Et un beau jour, le roi, quand il rentra de la guerre, il passa par ce chemin et il n'avait jamais vu de maison par là.

— Tiens, on a construit, se dit-il.

Et c'était nuit.

— Qui sait si on te donnera l'hospitalité ? Je serai reposé demain pour arriver au château.

Il était très fatigué, il s'en revenait à pied. Il frappa à la porte. Personne ne répondit. La maman et le petit Joseph étaient au coin du feu. La maman racontait à son petit que le papa était à la guerre, qu'il ne leur avait pas écrit, qu'il ne les aimait pas, qu'il était mort peut-être et que le Bon Dieu lui avait dit de n'ouvrir à personne avant qu'on dise : « Jésus, mon Dieu, venez m'ouvrir. »

La mère racontait ça à l'enfant. Le père il avait frappé et personne ne répondait. Alors il avait dit quatre fois :

— Jésus, mon Dieu, venez m'ouvrir.

Le petit a entendu frapper, il a dit à sa mère :

— Papa a frappé et il a dit quatre fois : « Jésus, mon Dieu, venez m'ouvrir ». Le Bon Dieu te l'avait dit trois fois, papa l'a dit quatre fois.

Ils font entrer le soldat et il leur dit qu'il avait faim et qu'il était très fatigué. On le fait souper et, quand il eut soupé, il se mit au coin du feu. Il faisait semblant de dormir pour entendre la conversation de la mère et de l'enfant. Il faisait

voir qu'il ronflait et que son chapeau allait tomber. Le petit disait à sa mère :

— Maman, la casquette de papa qui va tomber au feu.

Alors le père s'est relevé et il a demandé :

— Qu'est-ce qu'il dit, le petit ?

— Monsieur, lui dit Marie-Rose, n'y faites pas attention, il n'en a point de père le petit, il ne sait pas ce qu'il dit.

— Et comment vous vous trouvez ici, Madame ? Je vois une maison toute neuve, bien arrangée, et à mon départ, quand je suis parti à la guerre, il y en avait point ; et maintenant, j'ai remarqué que ça a bien changé. Comment ça se fait, madame, que vous ayez bâti une maison ici ?

Et en même temps, le soldat regardait sa femme et il se disait :

— C'est bien elle, et pourtant ta femme n'avait point de mains !

Marie-Rose lui dit :

— Monsieur, je suis ici, c'est le Bon Dieu qui m'y a mise. J'ai été très malheureuse. J'avais une marâtre et elle ne m'aimait pas.

Alors elle lui raconte son histoire.

— Mon père est allé me perdre à la montagne et il m'a dit : « Tiens, petite, lève les mains pour cueillir des roses, toi qui les aimes tant ! » Il y avait un rosier de petites roses blanches. Et à ce moment, mon père profita de me couper les mains.

Et lui la laissa dire ; il comprend maintenant que c'est sa femme. Elle lui dit :

— Le roi venait à la chasse et le chien me ravitaillait. Un beau jour, le roi s'est aperçu que le chien maigrissait et il a voulu se rendre compte. Il a suivi le chien et il s'arrêta au moment où il m'apportait à manger. J'étais dans un état lamentable. Alors, quand il me vit, il fut tellement touché, il sortit son manteau et m'enveloppa et m'emporta chez lui au château. Dans quelque temps, nous nous mariâmes. Voilà que la guerre se déclara. Je me trouvai enceinte du petit Joseph, de l'enfant que vous voyez. J'ai tout supporté en attendant d'avoir mon enfant. Ma belle-mère ne pouvait pas me sentir ; elle me faisait les mille misères et je n'ai plus eu de nouvelles de mon mari. Elle me disait toujours que mon mari ne m'aimait plus et qu'il ne pouvait plus me voir.

Quand le roi eut entendu tous ses malheurs, il lui dit :

— Avez-vous l'alliance de votre mariage ?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous aller me la chercher, je vous la rendrai, madame.

Alors Marie-Rose ouvrit l'armoire et prit le coffret que son mari lui avait offert.

— Voilà, monsieur, elle lui dit.

Elle ouvre le coffret, elle lui donne la bague. Le roi la mit au doigt et ça n'en fut plus qu'une avec celle qu'il avait déjà au doigt. Le roi lui dit :

— Tu es ma femme, tu es Marie-Rose !

Alors, il se mit à genoux et l'embrassa et embrassa le petit. Quand elle a vu que les bagues s'étaient collées, elle a reconnu son mari. Alors ils s'embrassèrent et furent heureux. Et le roi demanda à sa femme pourquoi elle était ici et comment ça se faisait qu'elle avait ses mains. Marie-Rose lui raconta ce qui s'était passé ; puis elle lui dit :

— Je voudrais soulager mon père qui depuis le jour où il m'a coupé les menottes a une épine blanche dans le genou et qui est obligé de rester au lit.

Tous les médecins des environs y étaient allés, mais aucun n'avait pu la lui enlever.

Elle dit au roi de garder l'enfant jusqu'à son retour et elle partit, habillée en docteur. On ne la reconnaissait pas. Alors elle frappa à la porte. Sa marâtre lui ouvrit :

— Madame, j'ai appris que vous aviez un malade qu'il y a très longtemps qu'il souffre. Voudriez-vous me le laisser voir ? Peut-être que je pourrai le soulager.

— Vous n'en ferez pas plus que les autres. Tous les docteurs sont venus, aucun n'a pu le guérir.

— Oh ! madame, si je ne lui fais pas du bien, je ne lui ferai pas du mal, on va toujours essayer. Madame, donnez-moi une épingle.

Et elle alla au lit du malade.

— Voyons, monsieur, montrez-moi votre genou, que je puisse vous soulager.

Elle ne fit que prendre le genou et mettre l'aiguille au genou, que l'épine sortit. Alors il montra l'épine à sa femme.

— Voyez que je l'ai guéri. Mon père, lui dit-elle, vous vous rappelez le jour que vous m'avez coupé les mains dans le bois, je vous avais dit : « Que belle épine blanche se vous mette au genou et que docteur ni personne dans le monde ne puisse vous la sortir, rien que mes menottes ».

Et le père, quand il a entendu que c'était sa fille qui l'avait guéri, il s'est évanoui, il est mort de suite. Alors la vieille marâtre disait qu'elle avait tué son mari. Mais un docteur du village accourut en toute hâte et constata qu'il était mort d'émotion.

Marie-Rose repartit chez elle. Le roi l'attendait avec son fils Joseph. Elle lui raconta ce qui venait de se passer, et tous les trois partirent au château. Sa femme resta cachée avec le petit et lui rentra et demanda à sa mère où était sa femme. Elle lui dit qu'elle était partie un beau jour et qu'elle ne savait pas où elle était.

Alors le roi fit entrer sa femme et son enfant et les mit en face de sa mère. Et sa mère elle se mit à genoux devant sa

belle-fille pour lui demander pardon. Le roi fâché de tant de méchancetés qu'on avait faites à sa femme, fit faire un bûcher et brûla sa mère et la marâtre de Marie-Rose.

Et le roi *avé* sa femme et son fils, une fois dans le château et une fois dans la maison du Bon Dieu, ils passent leur temps heureux.

(Conté en octobre 1953 par Angèle Canal, 70 ans, cultivatrice, Saint-Paul-de-Jarrat.)

---

XVII

**La Princesse d'Angleterre** (6).

---

Une fois, il y avait une jeune fille qui avait eu un garçon. Et voilà que ses parents n'étaient pas très contents de cette chose. Et l'ourse elle alla voler cet enfant à cette chaumière et elle l'a nourri de son lait.

Cet enfant est devenu énorme. Pendant que l'ourse était dehors, le petit s'essayait à soulever la pierre qui bouchait l'entrée de la caverne. Mais il n'y arrivait pas.

Alors, un jour qu'il était devenu très fort, il a pu la soulever et il est parti faire un tour. En chemin, il trouve un camarade. Il lui dit :

— Vous me semblez bien fort !

L'autre lui répond :

— Eh ! Oui, j'ai le don de retourner les montagnes.

Ils s'en vont tous les deux. En chemin, ils trouvent encore un autre camarade. Ils lui disent :

— Tu sembles bien fort, camarade.

— Eh ! oui, j'ai le don de plier les chênes aussi gros qu'ils soient pour en faire un lien.

Jean de l'Ourse lui dit :

— Viens avec nous.

Et ils s'en vont tous les trois : Jean de l'Ourse, Retourne-Montagne et Plie-Chêne. Ils voient un château. Alors ils demandent à des gens qui n'étaient pas très loin :

— Qui habite ce château ?

---

(6) Version appauvrie du T. 301 B (Jean de l'Ours).